

Intro

Charles Baudelaire (1821-1867) est un poète majeur du XIX^e. Il révolutionne la poésie par ses thèmes, et l'utilisation de la prose poétique (Spleen de Paris). Romantique, parnassien, il sera aussi le précurseur du symbolisme et inspirera des générations de poètes après lui : Rimbaud, les surréalistes, Yves Bonnefoy...

Les Fleurs du Mal, recueil en vers publié pour la 1^o fois en 1857 fera l'objet d'un procès pour immoralité et sera publié à nouveau en 1861. Dans ce recueil s'affrontent spleen et idéal, mais la structure du recueil fait apparaître **une descente de l'Idéal vers le spleen**¹.

C'est-à-dire vers **l'angoisse existentielle** face à l'Ennui, au temps, à la solitude, à l'impossibilité à trouver un sens...

« **Quand le ciel bas et lourd...** » est le dernier des quatre poèmes² intitulés Spleen (LXXVIII dans la section Spleen et Idéal). Chacun présente un visage de l'ennui qui accable le poète. Spleen LXXVIII (78) correspond à un moment paroxystique de ce mal-être. Le poème se compose de 5 quatrains en alexandrins et rimes croisées. On y retrouve les mêmes thèmes que dans les autres poèmes du spleen mais ici, l'organisation dramatique est particulièrement forte

Aussi nous nous demanderons **comment est raconté la descente dans l'enfer du spleen** en nous intéressant à **l'enfermement progressif jusqu'à la crise et la capitulation** et à **la façon dont paysage intérieur et extérieur fusionnent**.

I. Un enfermement progressif

a) Enfermement

La structure du poème enferme peu à peu le poète-et le lecteur.

La descente aux enfers se fait progressivement à travers ces 3 premières strophes

Le poème est composé de **2 phrases** :

- La 1^o s'étire sur les 3 premières strophes (16 vers) et en quelque sorte pose la clôture du spleen autour de nous : il s'agit de 3 subordonnées temporelles (1 par strophe)
- Les deux dernières strophes s'ouvrent sur la principale.

Leur **organisation syntaxique** est révélatrice :

Les 3 premières strophes = 3 propositions subordonnées temporelles qui s'étalent 16 vers, toutes trois introduites par l'anaphore de la conjonction « **quand** ». Cette anaphore produit un **effet d'accumulation** et donne le sentiment que **l'atmosphère se referme** et se charge de plus en plus de facteurs angoissants.

Tous les horizons du paysage se ferment et empêchent toute possibilité d'évasion:

¹ Spleen : mot anglais - 18^{ème} siècle, il signifie rate, organe ; la rate est l'organe des humeurs noires dans la médecine des humeurs héritée d'Hippocrate, médecin grec de l'antiquité.)

Terme repris au 19^{ème} siècle par les romantiques qui utilisent ce mot pour exprimer un mal de vivre, un ennui métaphysique.

² Spleen 1 (75) : « **Pluviôse irrité contre la ville entière** », Baudelaire s'appuie sur la personnification d'une époque de l'année (Pluviôse = fin janvier début février dans le calendrier révolutionnaire) et convie le lecteur à une scène particulièrement génératrice de spleen.

Spleen 2 (76) « J'ai plus de souvenir que si j'avais mille ans » (poème 76), il dresse le bilan négatif et désespéré de son existence.

Spleen 3 (77) « Je suis comme le roi d'un pays pluvieux » (poème 77), c'est un autoportrait du poète qui est dressé, un poète oisif et impuissant à créer.

Le ciel d'abord. Verticalité impossible : le ciel est un « *couvercle* », la vie humaine n'est plus qu'un pot à l'intérieur duquel pourrit l'esprit.

La répétition des semi-voyelles « ant » « on » (v. 2/3) ajoute à cette sensation d'enfermement
Ce ciel « *bas et lourd* » nous enferme, nous encercle

« *et que de l'horizon embrasant tout le cercle* » : ici la préposition « *et* » et l'adverbe « *tout* » marquent une surenchère dans cet enfermement : la lumière ne pénètre plus, c'est l'obscurité en plein jour , « *un jour plus triste que les nuits* » : **l'oxymore et le comparatif de supériorité** sont hyperbolique et insistent l'obscurité qui s'abat sur l'esprit

Puis **la terre** devient « *un cachot* » et l'enfermement se fait de tous côtés : par les côtés : « *les murs* » et par le haut « *plafonds* ».

« *L'esprit* » qu'on peut considérer comme la conscience (de soi et du monde) devient passif, victime. C'est un esprit « *gémissant* » ; il **n'a plus l'énergie nécessaire pour lutter**. L'esprit subit donc **l'oppression extérieure** (celle du paysage) **et l'oppression intérieure** puisqu'il est « *en proie aux longs ennuis* ».

C'est le fondement même du spleen, car ce spleen c'est le dégoût, la nausée de l'existence, le non-sens absolu.

La pensée tente désespérément de lutter « *s'en va battant les murs de son aile timide* », atteint ses propres limites : « *et se cognant la tête* »

L'espérance est ici incarnée par un animal aveugle, associée souvent à l'image d'un rat volant (image paradoxale)

Enfin, la pluie devient les barreaux fermant verticalement l'horizon qui est déjà clos horizontalement puisque « *le ciel bas et lourd* » embrasse « *tout le cercle* » de cet horizon
L'allitération en « l » et « m » et l'assonance en « an » allongent le vers, comme ces barreaux qui ferment tout. Quand la pluie étalant ses immenses traînées /D'une vaste prison imite les barreaux/**E**i qu'un peuple muet d'infâmes araignées...

L'esprit est envahi d'un « *peuple d'infâmes araignées* » (les idées noires du poètes) et en prend possession « *vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux* ».

Les images se rapprochent de l'hallucination et annonce le quatrain suivant

Plus on avance dans le poème et **plus l'espace se rétrécit, la tension au de la douleur augmente.**

b) Une tentative de révolte ?

La 4^o strophe est marquée par le **lexique d'une énergie violente et désespérée** « *sautent* » « *furie* » « *lancent* ». La douleur insupportable, ne peut plus être contenue : « *un affreux hurlement* ».

Les hurlements « *vers le ciel* » peuvent être entendus comme une supplique d'aide, une **imploration**.

Son violent et pénible associé à la folie « *furie* ». Les allitérations en [k] et [t] reproduisent ces sonorités agressives « *Des cloches tout à coup sautent avec furie* ».

Puis la violence décroît en plainte : les cloches sont comparées à des esprits « *qui se mettent à geindre opiniâtrement* ». La diérèse³: o-pi-ni-â-tre-ment, insiste sur la persécution que subit

³ Diérèse : Prononciation spécifique au langage poétique qui consiste à dissocier deux voyelles à l'intérieur d'une même syllabe : opini-a-trement . Le contraire, c'est la synérèse qui consiste à prononcer en une seule syllabe deux voyelles

le poète. Il n'y a **plus d'énergie pour la révolte** et la comparaison « *Ainsi que des esprits...* » montre cet affaiblissement ; les hurlements deviennent des geignements.

dysharmonie sonore avec ses « affreux hurlements » puis « les esprits errants et sans patrie / Qui se mettent à geindre opiniâtrement », et où les allitérations en ® semblent imiter les hurlements décrits.

Ici l'hallucination prend toute la place. Les cloches, qu'on peut associer au **glas** qui annonce l'enterrement à venir (dernière strophe) sont d'abord le cri de souffrance du poète.

Il y a eu tentative de révolte mais elle a échoué

c) victoire de la folie

Isolée par un tiret qui la met en valeur, **la dernière strophe coupe le lien avec le réel.**

Disparition des termes de comparaison qui commence à partir de la 3^e strophe et s'impose dans la 4^e : « *un peuple muet d'infames araignées* », « *des cloches* », « *de longs corbillards* » sont des **visions qui n'ont pas de point d'ancrage dans la réalité.** (elles surgissent de l'esprit comme si elles étaient réelles/ Folie)

Seul ce que perçoit l'esprit paraît réel.

Le « je » du poète, impuissant assiste à un curieux défilé. « *Et de longs corbillards, sans tambours ni musique, / Défilent lentement dans mon âme* » La défaite est totale : « *L'espoir vaincu* » laisse place à « *l'angoisse*⁴ ».

Le texte est au présent : idée de vérité générale ou d'habitude ; quelque chose de connu, de récurrent.

Utilisation de la première personne du pluriel dans les 4 premières strophes « nous », « nos »
Caractère universel du spleen : affection qui touche l'humanité toute entière de par sa condition même.

Le « moi » ne ressurgit qu'à la fin « *sur mon crâne incliné* », expérience intense

Le spleen a vaincu l'idéal.

II. Correspondance entre monde extérieur et monde intérieur

a) Par les images

Par les images, le poète tisse une **correspondance entre monde extérieur et monde intérieur** (la réalité et le psychisme) (dimension fantastique)

La première strophe : « *ciel bas et lourd* » (*paysage extérieur*) / « *longs ennuis* » (*paysage intérieur*) : l'image du couvercle donne une impression d'étouffement spirituel : « *bas et lourd* » 2 adj. d'une grande banalité et l'association de « *couvercle* » (mot trivial, venu du quotidien) à « *ciel* » qui évoque le monde spirituel et l'infini suffisent à suggérer l'enfermement, l'accablement.

L'allitération en [k] « *Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle / cercle* » rend la prononciation malaisée, l'alourdit.

La correspondance permet donc de révéler **la vérité subjective du monde ;**

contiguës dans un même mot : fier dédain au lieu de fi-er

⁴ étymologiquement un **resserrement de la gorge.**

Strophe 2 : La métaphore filée poursuit les correspondances entre l'esprit et le paysage. La terre « *changée en un cachot humide* » (paysage extérieur) conduit au désespoir : « *L'Espérance, comme une chauve-souris...* » (paysage intérieur).

Le thème de **l'humidité et du pourrissement** (de la mort): « *verser* » « *humide* » « *pourris* » « *pluie* »

V.6-7, l'image de la chauve-souris qui « *s'en va battant les murs de son aile timide* » : le participe présent « *battant* » évoque **l'effort continu mais inutile** de l'Espoir transformé en animal aveugle. **C'est l'interminable et stérile tournoiement des pensées qui ne peuvent se libérer.** La **chauve-souris**, dans la culture populaire européenne, est associée à la mort, aux cauchemars, voire au vampirisme

Strophe 3 : « *la pluie* » **paysage extérieur** conduit à une sensation d'enfermement **paysage intérieur** puis les idées noires du paysage intérieur « *un peuple muet d'infâmes araignées* ». Ainsi, **chacune des trois premières strophes se construit sur un va et vient entre paysage extérieur et paysage intérieur.**

Les comparaisons introduites par « comme », « imite » « est changée en »... montrent ces correspondances entre intérieur et extérieur

La dernière strophe laisse place uniquement à **la vision intérieure cauchemardesque**, c'est la victoire absolue de l'Angoisse, donc du spleen. Le noir ouvre et clôt le poème « *jour noir plus triste que les nuits* » vers 4, paysage du spleen par excellence, rejoint le « *drapeau noir* » final : **la noirceur intérieure se reflète dans la noirceur extérieure... ou l'inverse.** c'est ça le spleen !

Les allégories : Espérance/ Espoir/ Angoisse brouillent la frontière entre monde réel et monde des idées

La lugubre lenteur du défilé des corbillards : pas de sensations sonores, un silence accablant. Aux sonorités précédente se substitue le silence : le « *peuple muet* », « *sans tambours ni musiques* » ;
l'Espoir/ Vaincu. Enjambement qui ici accentue la destruction de l'Espoir

A la fin du poème, il n'est plus question d'esprit mais seulement de « cerveaux » Et c'est sur le « crâne » que s'achève le texte. **Le spirituel a disparu au profit du corps**, un corps passif, inerte puisqu'il a perdu l'essentiel (là aussi idée pascalienne de la grandeur de l'homme : il n'est grand que par sa pensée « *l'homme est un roseau mais un roseau pensant* »).

Le drapeau noir de l'Angoisse (le noir est la couleur du deuil, des pirates et de l'anarchisme) symbolise **la mort de l'espoir**, le triomphe absolu de l'anarchie de l'esprit et peut-être, ce crâne incliné est-il le vaisseau vaincu par les pirates et qui sombre au fond des abysses. Cette position associée à la mélancolie dans la tradition artistique, Cette Angoisse plantant un drapeau sur la tête du poète signifie aussi une **victoire de la souffrance physique et morale.** C'est le naufrage d'un être qui n'a pu vaincre le désespoir.
Adéquation entre paysage et état intérieur du poète.

Conclusion (idées en vrac)

Poème qui est le récit d'une descente aux enfers et qui tire sa puissance suggestive de l'utilisation d'images concrètes pour exprimer un drame intérieur.

Le beauté (du texte) naît de la souffrance du poète, de la mort de l'espoir, de l'inaccessible idéal (« *J'ai pris ta boue et j'en ai fait de l'or* »)

Le spleen a donc le pouvoir de transformer l'univers entier en une structure oppressante où l'esprit du poète est prisonnier

Par la multiplicité des images et des procédés, ce poème propose donc une définition du spleen. Nous le voyons s'emparer de tout l'espace psychique et physique

Il se passe une chose similaire à **Un Hémisphère dans une chevelure** mais ici, version spleen ! la boîte crânienne du poète a « absorbé » le monde, un monde fermé, angoissant, menaçant. Que reste-il sinon la mort ?

Même si le spleen ici est le récit de l'expérience baudelairienne, il prend une dimension universelle et renvoie à la condition humaine, à la « misère de l'homme » pour renvoyer à Pascal

Ouverture possible : Ces vers extraits du Voyage (Le dernier poème des F du M)

*Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !
Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !*